

A stylized illustration of a room with a red carpet and purple walls. A black silhouette of a person's legs in high-heeled shoes is positioned in the upper right, as if stepping out of a doorway. In the lower left, a black suitcase sits on the carpet. The overall style is graphic and minimalist.

Hervé Jaouen

Merci de fermer
la porte

DENOËL

Extrait de la publication

Merci de fermer la porte

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS DENOËL

- Le Crime du syndicat*, 1984.
Histoire d'ombres, 1986 (et Livre de poche, 1990).
Les Chiens du Sud, 1987.
Connemara Queen, 1990 (et Folio Gallimard, 1993, Folio policier, 1999).
Hôpital souterrain, 1990 (et Folio Gallimard, 1992). Grand Prix de littérature policière.
Flora des embruns, 1991.
Ouragan sur les grèbes, 1993.
Le Fossé, 1995.
Toutes les couleurs du noir, 1995.
L'Allumeuse d'étoiles, 1996 (et Folio Gallimard, 1998). Prix populiste.
La Tentation du banquier, 1998.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

ROMANS

- L'Adieu aux îles* (Mazarine, 1986 ; Folio Gallimard, 1999), prix des Bretons de Paris.
Les Douze Chambres de M. Hannibal (Stock, 1992).
Les Endetteurs (Stock, 1994).

JEUNESSE

- Le Monstre du lac noir* (Syros, 1987).
La Croix du Sud (Syros, 1988).
Le Cahier noir (Gallimard, 1992), prix des Écrivains de l'Ouest.
L'Oisif surmené (Seuil, 1995).
Stang Fall (Gallimard, « Pages noires », 1995).
L'Or blanc du Loch Ness (Gallimard, 1998).
Songes d'hommes (Nathan, 1999).

Suite en fin de volume

Hervé Jaouen

Merci de fermer
la porte

NOUVELLES

DENOËL

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© by Éditions Denoël, 1999
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.25016.4
B 25016.2

**Il me semble comprendre que le suicide est la seule
preuve de la liberté de l'homme.**

**Stig Dagerman,
Le Serpent (Denoël).**

Le jeune homme qui souriait tout le temps

Ceux qui le rencontraient pour la première fois ne manquaient jamais d'être surpris. Ils lui disaient bonjour, et les frappait d'emblée la fermeté de sa poignée de main, car il était fluët, très grand avec un air un peu efféminé, si bien qu'on ne s'attendait pas à avoir les doigts non pas broyés, quand même, mais franchement pressés et tenus par une petite main, presque une menotte d'enfant. Le menton relevé, il vous regardait droit dans les yeux — à cause de leur couleur, un bleu faïence très pur, les siens paraissaient un peu globuleux, comme des yeux de poupée —, et vous receviez en plein cœur ce sourire inattendu qui amenait sur vos lèvres des mots que vous n'aviez pas prévu de dire, sur la pluie et le beau temps, sur son travail, sur la température de son bureau surchauffé, sur le week-end proche, des mots aimables en guise de sourire, parce

que vous saviez que le vôtre ne serait pas à la hauteur du sien. Il ôtait son casque, vous écoutait, hochait la tête et se remettait au travail en sifflotant. Ensuite, plus loin dans les étages, vous cherchiez des épithètes pour qualifier ce sourire surprenant. « Franc », le plus convenu, venait d'emblée à l'esprit, suivi de « honnête », « sympathique », « cordial », « ouvert », « loyal », qui n'étaient pas tout à fait satisfaisants. Il fallait chercher plus loin, du côté de l'amitié et de la tendresse. Un sourire amical et tendre? Mais il ne vous connaissait pas! Et pourtant, c'était bien cela : ce garçon semblait vous aimer, semblait aimer tous ses collègues, semblait incapable de la moindre méchanceté à l'égard de quiconque. Incapable de la moindre révolte? Le chef du personnel avait dû le penser, qui l'avait affecté au poste le plus ingrat, le tri des chèques. Qu'on ne se méprenne pas : il ne s'agissait pas d'un travail manuel, où les mains au moins auraient été occupées; où les bras auraient pu remuer un tant soit peu; où le corps aurait pu se déplacer; où l'esprit aurait été occupé à une vraie tâche. Non, il n'y avait rien de tout cela dans le travail du jeune homme. La machine à trier les chèques était longue d'environ cinq mètres. Le jeune homme l'alimentait à un bout de dizaines de milliers de chèques en piles, appuyait sur un interrupteur et regardait avec placidité les chèques, au rythme de trois

par seconde, filer le long d'un rail, passer devant des lecteurs optiques, être aiguillés vers des cases, banque par banque, une quinzaine en tout, généralement. Le bruit n'était pas assourdissant comme celui d'une presse ou d'un marteau-pilon, mais plutôt soûlant, un bruit à vous vriller la tête et à vous faire chanceler, à la longue. C'étaient comme les piaulements répétés, trois à la seconde, d'un vent têtu à travers les fentes de volets. Assis sur un tabouret, un casque sur les oreilles, le jeune homme regardait la grosse pile se répartir en différentes piles. Il consacrait les neuf dixièmes de son temps à surveiller la machine, assis la tête basse, les mains entre les genoux, et le dernier dixième à mettre des bracelets élastiques autour des tas de chèques triés, à relever le compteur, à rapprocher le chiffre de celui des bordereaux, à prendre une nouvelle pile de chèques dans un carton pour alimenter la machine de nouveau, et ainsi de suite. Un autre à sa place aurait souhaité (peut-être était-ce son cas, mais nul n'aurait pu le dire puisqu'il ne parlait pas) que les incidents fussent plus fréquents, de façon à avoir un peu de distraction. À cause d'une agrafe, d'une pliure ou d'une ligne de lecture endommagée, parfois un chèque restait coincé. Une sonnerie retentissait, le tri s'arrêtait. Le jeune homme dégageait du rail le chèque en cause et relançait le tri. Dans le meilleur des cas — meilleur si l'on

considère que les incidents étaient bénéfiques, parce que rompant l'ennui —, il fallait ôter le chèque, trop endommagé, de la ligne, le déduire du bordereau et ouvrir une case intitulée « valeurs mutilées ». Cela présentait l'avantage, toujours du même point de vue, qui n'était pas forcément le sien, de l'obliger à se lever, à prendre un stylo et à écrire, bref à rompre le lien avec la machine et, casque sur la nuque, de lui clouer le bec pendant une minute ou deux. Le jeune homme accordait aux incidents et à la surveillance de la trieuse la même indifférence benoîte. Et si un employé de banque connu ou inconnu de lui passait par son secteur — son « bureau » n'en était pas vraiment un, mais plutôt une espèce de hernie vitrée dans un couloir qui reliait deux parties de l'immeuble —, il était gratifié du même sourire tendre et amical, sorte d'invite à s'arrêter un instant pour regarder la machine, dont la vitesse de tri était fascinante. On sentait que le jeune homme était fier de sa « bécane », ainsi qu'il l'appelait, et on supposait qu'il était satisfait de son sort. On lui trouvait des raisons de l'être : il percevait deux primes, dites de « mécanographie » et d'« isolement » ; il ne travaillait que sept heures par jour au lieu de huit. Qu'il embauchât plus tard s'expliquait par le fait qu'il ne lui aurait servi à rien et qu'il n'aurait servi à rien à la banque qu'il se présentât plus tôt à son poste. Il

commençait à l'heure où les sacs de chèques avaient été ouverts et déposés dans son local. Avantage aux yeux des autres, cette arrivée retardée privait en réalité le jeune homme de ces quelques minutes de battement pendant lesquelles on ouvre ses tiroirs, on feuillette la presse financière, on va chercher au coffre les dossiers qu'on y a rangés la veille au soir, on se rend au local du comité d'entreprise acheter des tickets-restaurant, au sous-sol boire un café, histoire de prendre contact en douceur avec une nouvelle journée de travail. Le jeune homme, lui, sitôt entré tombait la veste, alimentait la machine et branchait le courant. Il ne s'en plaignait pas, ne se plaignait pas non plus de partir une demi-heure avant ses collègues. Pourtant, cela l'empêchait de s'attarder avec eux, d'aller boire une bière au café du coin, de rire des défauts de tel ou tel chef, de parler boulot, syndicat, bagnoles ou politique, en un mot de fréquenter ses semblables. Il aurait pu les attendre, il faut croire qu'il ne le souhaitait pas. La plupart de ses collègues ne le voyaient pas arriver, la plupart ne le voyaient pas partir, il était inconnu de ceux qui n'avaient rien à faire dans les étages. Il n'existait que pour le service du personnel. Là au moins savait-on ses nom et adresse, sa date de naissance, ses diplômes et son nombre de « points », qui déterminait son salaire. Quoi d'autre ? Rien. Si : qu'il n'était pas syndiqué, qu'il

était ponctuel et consciencieux. Le jeune homme était un employé parfait et quand la banque le titularisa, ce qui signifiait à cette époque, pas si lointaine, antérieure aux plans sociaux, avoir l'assurance d'un emploi à vie, ses parents et lui-même furent au comble du bonheur. Voilà pourquoi, sans doute, il aurait considéré comme malvenu de se plaindre de la monotonie d'un poste où personne avant lui n'avait tenu plus de trois mois. Sa famille avait ses racines dans l'Ouest, mais il était né dans la région parisienne. Son père avait débuté sa carrière à la préfecture de police, comme agent d'entretien, et avait obtenu sur le tard une mutation en province, au sein de l'administration territoriale. Fils unique, le jeune homme avait une douzaine d'années lorsque ses parents revinrent habiter en Bretagne. Ils achetèrent une maison à bas prix, dans un vieux quartier de la ville, populaire mais non dénué de charme. Après 1945, les grands vergers de propriétés bourgeoises avaient été divisés et vendus en terrains à bâtir. Aussi les « maisons neuves », en majorité de simples cubes en parpaings, construites par des chemins, par des ouvriers des forges ou des conserveries, par des petits employés de commerce, côtoyaient-elles, comme la valetaille des troupiers se tient plus au moins avachie au garde-à-vous autour des lanciers arrogants, des villas à colombage et toits à quatre ou six pentes

des années vingt et trente. L'appauvrissement des rentiers et les trente glorieuses avaient estompé les différences. Les riches n'étaient plus que des gens aisés et les pauvres des adeptes du camping ou de villages de vacances familiales. La présence de haies vives et d'arbres fruitiers, de plantes et de buissons d'ornement bouturés d'un jardin à l'autre au fil des décennies, donnait au quartier son unité et un aspect sinon cossu, du moins pimpant et hospitalier. La maison qu'achetèrent au fond d'une impasse les parents du jeune homme était la plus mal fichue de toutes. La négligence dans l'octroi des permis de construire au cours des années d'après-guerre, quand n'importe quel dessinateur de l'Équipement s'autorisait à bricoler des plans au noir, expliquait ce genre d'errements architecturaux. Bâtie toute en longueur et sans recul par rapport au caniveau qui la bordait, elle comprenait un unique niveau habitable au-dessus d'une cave aveugle à laquelle on accédait de l'intérieur par une trappe située dans un couloir. Côté rue, elle n'était éclairée que par une seule et étroite fenêtre, celle de la cuisine. Les autres ouvertures donnaient sur le jardin, ce qui en soi était une bonne idée et procurait de l'agrément aux propriétaires de la maison, mais le savoir ne suffisait pas à ôter de l'esprit des voisins l'impression que la bâtisse, à cause de cette longue façade borgne, était une maison morte, une

espèce de fortin abandonné par la garde. Derrière le rideau de l'unique fenêtre on apercevait de temps en temps la silhouette de la mère du jeune homme. Le jour de leur emménagement, des hommes, probablement des collègues de travail du mari, l'avaient portée sur une chaise à l'intérieur. Ce fut la seule fois que le voisinage la vit vraiment. De ce jour au jour où le corbillard emporta son corps au cimetière, elle ne fut qu'une ombre à la fenêtre. Elle souffrait, disait-on, d'une maladie très rare. On mesura l'avancement du mal et la proximité de plus en plus certaine de l'échéance fatale à la fréquence des visites du médecin qui, faute d'endroit où se garer, laissait sa voiture devant la maison, au milieu de l'impasse. Le jeune homme faisait les courses et préparait les repas. On murmurait que les parents et le fils ne mangeaient pas gras. Une bonne partie du budget passait dans l'achat d'illustrés et de revues que la malade dévorait. Le jeune homme lisait les illustrés, alors qu'il n'ouvrait pas les revues, *Bonne soirée*, *Nous Deux*, *Intimité*. Il eut un parcours scolaire hésitant, non qu'il manquât d'intelligence, mais la culture générale lui faisait défaut. Il était bon en maths et en sciences, mauvais en français, en histoire et en langues. On l'orienta vers un B.E.P., il l'obtint, fut admis en première d'adaptation, puis en terminale. Il fut reçu au bac G, l'occasion pour son

père de déboucher une bouteille de champagne. Son fils bachelier, c'était inespéré. Il regretta que sa femme ne fût plus de ce monde. Un tel événement aurait peut-être prolongé sa vie de quelques mois. Que le jeune homme puisse poursuivre des études supérieures ne fut pas envisagé. Le père venait d'être mis à la retraite, il n'aurait pas les moyens de payer le loyer d'un studio et tout le reste, et c'était d'une évidence telle qu'ils ne se renseignèrent pas sur les possibilités d'obtenir une bourse. Le jeune homme adressa des demandes d'emploi à plusieurs banques et, comme par miracle, dans les quinze jours qui suivirent reçut une réponse positive. Son profil correspondait précisément à ce que recherchaient les banques au début des années quatre-vingt : des bacs G destinés à des tâches subalternes qu'ils seraient ravis d'effectuer, et dans toute la mesure du possible d'origine modeste, gage d'obéissance et de sagesse. Le père et le fils eurent l'impression d'être devenus riches. Le jeune homme remettait l'essentiel de son salaire à son père. Ils purent renouveler leur garde-robe, se nourrir de viande et de poisson de qualité, acheter un poste de télévision, une chaîne hi-fi, des radiateurs à bain d'huile, blanchir la maison, aller ensemble une fois par mois à la pizzeria. Pas plus que du vivant de sa femme le père ne fréquentait les voisins. Oh, il était bien aimable, disait bonjour et

bonsoir, mais jamais plus. Il inspirait le respect qu'on accorde aux hommes sérieux. Il entretenait son jardin, ne buvait pas, fumait modérément du tabac gris, et par-dessus tout on lui reconnaissait le mérite de s'être dévoué pendant de longues années au service d'une épouse incurable. Son fils était donc à son image, physiquement et moralement. Tous deux étaient de grands types minces à la figure étroite, un peu voûtés, aux membres grêles, et l'un et l'autre faisaient montre d'une discrétion inusitée. Le jeune homme fut appelé sous les drapeaux. Pendant son service militaire la banque lui versa la moitié de son salaire. Il revint, égal à lui-même, serein en apparence, heureux de travailler et nanti d'économies. Au régiment il aurait dû s'épanouir, s'ouvrir au monde, apprendre à fréquenter les bars et à draguer les filles, or il n'en fut rien. Père et fils continuèrent de vivre comme deux frères célibataires. Faute de contacts avec les voisins, ils étaient les seuls dans le quartier à ignorer le passé de leur maison et sa mauvaise réputation. Elle avait abrité une famille peu respectable : une veuve pensionnée de la Sécurité sociale suite à un accident de travail, sa fille et son gendre. Alcooliques, tous les soirs ils se battaient et l'impasse résonnait de leurs cris. Le jeune couple se réconciliait sur l'oreiller. Il fabriqua un gosse. La grand-mère mourut de cirrhose et avec elle disparut

Hervé Jaouen

Merci de fermer la porte

NOUVELLES

Hervé Jaouen est l'auteur
entre autres romans
de *Connemara Queen* et
de *L'Allumeuse d'étoiles*.

Un jeune employé de banque s'abrite derrière un éternel sourire et décourage tous ceux qui cherchent à percer ses secrets.

Dans un bourg de la côte bretonne, un vieux négociant en vins dort sur un trésor familial et semble planer hors du temps.


Deux jeunes filles entrées dans le café du Viaduc fêtent un événement énigmatique, à la fois sinistre et gai, une promesse fatale dont elles ne pourront plus jamais se défaire.

Maï-yann contemple la prairie qui descend vers l'Odet où son regard devenu flou crée des détails magnifiques qu'il puise dans sa mémoire.

Tous les personnages d'Hervé Jaouen, à la fois inattendus et proches, appartiennent à un milieu et une époque en mutation, où les plus faibles, coupés d'un monde qui les ignore, dérivent dans leurs univers intérieurs.

Illustration de couverture:
© Joëlle Jolivet

DENOËL

B 25016.2  11,99
ISBN 2.207.25016.4
89 FF TTC



Extrait de la publication